

tour devait être prochain, puisqu'il avait, peu de jours avant l'époque dont je parle, envoyé au château, par un homme de confiance, une somme considérable d'argent, provenant de la succession qui lui était échue.

Un soir, je me promenais seul dans le parc; la nuit avait, depuis plus d'une heure, répandu ses voiles sombres sur la terre. Je marchais en silence, réfléchissant sur le mystère dont Collard et Montal paraissaient s'environner plus que jamais, lorsque, arrivé près d'un bouquet de jeunes arbrisseaux que la nature avait groupés à l'extrémité d'une allée, j'entendis la voix de deux personnes qui s'entretenaient vivement, quoique avec précaution. Comme je n'étais éloigné que de quelques pas, il me fut facile de distinguer le nom du comte de Morelly, mon père, que l'on prononçait d'un ton de mépris.

— Pourquoi, disait Collard, les hommes sont-ils divisés en deux classes, l'une privilégiée et heureuse, l'autre indigente et méprisée? Je ne trouve rien de plus odieux que cette distinction de richesses et de pauvres, de nobles et de prolétaires!

— Voilà pourquoi, dit Montal, si mes observations sont exactes, vous n'aimez guère les grands seigneurs.

— Je hais, reprit Collard, ces hommes de privilèges et d'intolérable vanité.

— Sans excepter même le comte de Morelly?

— Je le déteste comme les autres, puisqu'il est au-dessus de moi par sa naissance et sa fortune. J'ai toujours vu dans son opulence une insulte à ma misère.

— Il vous comble pourtant de bienfaits; sa bonté pour vous est celle d'un père.

— Dites d'un maître impérieux et sévère, dont la protection m'humilie. D'ailleurs, qu'a-t-il tant fait pour moi?... Il m'a retiré de l'indigence; mais ma condition en est-elle moins précaire? Et si un jour, par un de ces caprices familiers aux grands, il me retire sa protection, ne retomberai-je pas dans la misère?

— Ne comptez-vous pour rien l'éducation qu'il vous a fait donner?

— Et de quoi me servira-t-elle dans le monde, où l'homme n'est rien s'il est pauvre, ou il peut tout obtenir, s'il est riche ou grand seigneur?

— Il vous restera du moins une ressource: le travail.

— Je sais un moyen plus facile de corriger la fortune.

— Et lequel?

— Monsieur Montal, dites-moi, puisque le sort nous a refusé

les richesses, ne pouvons-nous pas nous approprier ce que les autres sans scrupule, dès que nous le pouvons sans danger? La nature fait tous les hommes égaux; la ruse et la force ont fait les riches. C'est donc user de justes représailles que d'oser reprendre un bien qui dut nous être commun, et dont nous avons été privés par une succession d'injustices qu'on s'efforce de colorer sous des noms spécieux.

— Je ne comprends pas encore le moyen... facile, dit Montal avec une intonation hypocrite très-marquée.

— Eh quoi, maître, ajouta Collard, vous ne voulez pas m'entendre!

Je vois bien qu'il faudra m'expliquer sans détours; écoutez-moi donc: si j'ai deviné juste, il y a peu de jours qu'un serviteur du comte apporta au château une somme considérable, qu'il a versée dans les coffres de son Seigneur... Vous comprenez maintenant?...

— Je commence, mon ami... je commence. C'est dans les coffres de Morelly que vous entendez puiser!... merveilleux, le moyen, merveilleux!...

— N'est-ce pas?...

— C'est en effet une voie comme une autre, seulement plus expéditive, pour arriver à la fortune.

— Et pour échapper à l'impérieuse autorité de nos protecteurs. Monsieur Montal, j'ai vécu jusqu'ici dans une humiliante dépendance; jusqu'ici j'ai été enfant et esclave; mais le moment est enfin arrivé de devenir homme et libre!...

Je restai muet d'horreur, et je rendis intérieurement grâce au ciel de m'avoir fait découvrir un si horrible projet, que je me promis bien de déjouer.

— Mon jeune ami, continua Montal, je me félicite de trouver en vous un caractère franc, énergique et capable d'une telle détermination. Collard, puisque vous m'avez accordé votre confiance, je ne dois pas vous refuser la mienne. Vous savez par quelle art j'ai su tromper la vigilance du comte. Jusqu'ici, si j'ai affecté tant de soumission, si j'ai vécu dans une contrainte

continuelle, c'était pour arriver plus sûrement à mes fins. Faire fortune, voilà ma plus chère ambition!... Mais les moyens employés jusqu'ici sont trop lents, et je m'aperçois qu'il faudrait soupirer longtemps encore après un résultat qui pourrait bien n'être que chimérique. Las de ramper sous les volontés du comte et sous les exigences de ma position précaire, aussi bien que la vôtre, je vous offre de

m'associer à vous pour l'exécution du projet sur lequel vous fondez l'espérance de votre avenir.

— Je n'attendais pas de vous une autre résolution, répondit Collard, et je m'applaudis de vous avoir fait une telle confiance. J'accepte donc votre coopération, à condition que nous ne différerons pas à demain. Le comte est absent du château, mais j'ai appris du vieux concierge qu'il arrivera d'un jour à l'autre. Le moment est donc favorable. plus tard l'absence de mon protecteur pourrait contrarier notre projet. Cette nuit même, pénétrons dans ses appartements; enlevons tout ce que nous pourrions trouver d'argent et de bijoux, et allons jour après jour d'une aisance que tous nos efforts ne nous auraient jamais fait rencontrer ici.

— Mais, dit Montal, le jeune comte, votre compagnon d'étude, semble avoir deviné le secret de notre intelligence; car j'ai pu m'apercevoir que, depuis quelque temps, il veille sur nous avec confiance, et observe nos moindres démarches. Comment parvenir à tromper sa vigilance soupçonneuse? S'il allait cette nuit nous surprendre!

— J'ai tout prévu, dit Collard en tirant un poignard de dessous son habit. Vous le voyez, père Montal, voici de quoi trancher les difficultés et renverser les obstacles. J'ai voué au fils du comte une haine qui ne saurait être égalée que par celle que j'éprouve pour son père. Je n'aurais jamais attenté à ses jours, parce que sa mort ne me serait d'aucun profit; mais il est assez maladroit pour vouloir traverser notre projet, je saurai lui faire faire connaissance avec la lame de ce poignard.

— Diable!... reprit Montal avec une secrète satisfaction que le son de sa voix trahissait, il paraît, mon jeune ami, que vous avez envie de ne pas manquer votre coup. Allons!... soit... J'adopte le poignard. Mais, s'il y a des coups à donner, je vous prévienne que vous aurez seul la besogne à faire, car j'ai toujours eu peu de vocation pour les armes...

— Ce qui signifie, dit Collard, que vous êtes un grand poltron! Heureusement j'aurai du courage pour deux.

— Encore une observation qui est pour le moins aussi importante: comment échapperons-nous aux poursuites?

— Ne vous mettez point en peine de cela; nous agirons suivant les événements. Vous êtes rusé, vous; moi, je suis fécond en expédients; nous ne manque-

rons donc pas de moyens d'évasion. Le château du comte est loin de toute habitation. Nous n'avons rien à craindre de deux ou trois vieux domestiques, affaiblis par la vieillesse, et que le sommeil enchaîne sur leur chevet; il nous sera d'ailleurs facile de gagner les montagnes d'où nous pourrions ensuite nous réfugier en Italie.

— Allons!... La nuit est venue; on pourrait s'apercevoir de notre absence, dit Montal.

— Rentrons au château, dit Collard, la fortune nous y attend!

En parlant ainsi, les deux scélérats s'étaient levés, et se dirigeaient en silence vers le château.

J'aurais voulu les arrêter, et leur demander raison de leur affreuse conduite; mais l'horreur ou plutôt l'indignation avaient tellement jeté le trouble dans mon esprit, que j'étais réduit malgré moi à un état de stupeur.

Quand je revins à moi, je courus au château. A peine étais-je parvenu aux dernières marches du sombre escalier qui conduisait au premier étage, que des pas d'hommes firent retentir faiblement l'écho du long corridor où j'allais entrer. Oubliant le danger, j'tirai mon épée, et m'avantai d'un pas assuré vers le point d'où le bruit paraissait venir. La porte des appartements de mon père était ouverte: et le premier objet qui s'offrit à mes yeux, ce fut l'infâme Montal...

Sur une table il entassait l'or et les bijoux dont il s'était déjà emparé. En me voyant, il recula saisi d'effroi.

— Monsieur le comte, s'écria-t-il, ne me tuez pas!... Je suis un malheureux!... Ah! pitié!... pitié!... Laissez-moi la vie!

Et il tomba à mes genoux.

— Infâme brigand!... m'écriai-je, il n'y aura pour toi que la mort et l'enfer!

Et m'étant élancé sur lui, je me préparais à le frapper de mon épée.

A l'instant une porte latérale s'ouvrit, et un autre scélérat s'avança, armé d'un poignard... C'était Collard, qui se précipitait sur moi avec la fureur d'un lion, et me frappait de plusieurs coups de poignard.

Lorsque je repris mes sens, je me trouvais dans l'appartement que j'occupais habituellement au château. Deux vieux domestiques et le concierge étaient les seules personnes qui entouraient mon lit.

Le médecin avait déclaré que mes blessures n'étaient pas mortelles, et cependant la physionomie de ces fidèles serviteurs, loin de perdre les traces de chagrin que j'y avais remarquées, semblaient au contraire prendre de jour en jour l'empreinte d'une inquiétude toujours croissante.

*A continuer*

*Gravement malade.*—Nous regrettons d'apprendre la maladie très grave du fils de M. le juge Bossé, étudiant à la Faculté. Le jeune homme dont le nom est Wilho est atteint d'une péritonite aiguë compliquée d'une inflammation du poulmon. Le malade en est au plus mal.